



# PIANO MAGIC

APRÈS DÉJÀ SEPT TRAVERSÉES AU LONG COURS, PIANO MAGIC NAVIGUE DANS DES EAUX EMBRÛMÉES. À SA BARRE LE SUBTIL CAPITAINE GLEN JOHNSON ET PARMI L'ÉQUIPAGE, LE BATTEUR JÉRÔME TCHERNEYAN ET LA SIRÈNE ANGÈLE DAVID-GUILLOU. INTÉPRETEL MALGRÉ UNE ÉLECTRONIQUE TOUJOURS PRÉSENTE, CE VAISSAU MUSICAL QUI SE DÉCRIT VOLONTIERS COMME LE MARIAGE INATTENDU DE BELLE & SEBASTIAN ET DE KRAFTWERK, EXPLORE DES MERS AU ROMANTISME FORCÉMENT SOMBRE ET MORBIDE. PLONGÉE EN EAUX TROUBLES.

PROPOS RECUEILLIS PAR E. LAMEIGNÈRE  
PHOTOGRAPHIE PAR MÉLANIE ELBAZ

**REDUX : C'EST VOTRE SEPTIÈME ALBUM ET VOUS SEMBLEZ AVOIR CONSERVÉ LA FRAÎCHEUR D'UN TOUT NOUVEAU GROUPE. CHAQUE DISQUE EST-IL UN NOUVEAU COMMENCEMENT ?**

Glen Johnson : Je dirais plutôt un nouveau chapitre. En effet, je vois plutôt une progression logique. Je crois que notre musique évolue de manière efficace et organique. Sur notre précédent album, nous avons essayé de combiner le dynamisme du live avec la composition de morceaux plus mélodiques. Et sur cet album, nous avons poussé le côté mélodique, l'écriture des morceaux est plus avancée. Nous nous sommes transformés en un parfait groupe pop (sourire) ! On fait des trucs à la Franz Ferdinand désormais (rires)...

R : UN TRUC ÉVIDENT EN SOMME...

GJ : Voilà, évident comme des burgers à 99 pences qui attendent qu'on les prenne !  
Angèle David-Guillou : Je t'en prie (rires) !

R : QU'APPORTENT LES MUSICIENS FRANÇAIS À PIANO MAGIC ?

GJ : On peut en effet se demander pourquoi il y a tant de Français dans ce groupe, c'est assez rare et spécial... Cependant, je crois que ce sont avant tout des musiciens et qu'il n'y a pas vraiment de différence avec ce que des Anglais nous auraient apporté.

R : LE GROUPE EST À GÉOMÉTRIE VARIABLE...

AD-G : Oui, ils n'ont pas besoin de moi pour les tournées. J'essaie juste de participer aux concerts lorsque cela est possible. Ainsi, nos concerts s'éloignent d'une dynamique uniquement rock et gagnent, je l'espère, en romantisme.

GJ : C'est vraiment une manière bizarre et organique de travailler ! On décide les choses au fur et à mesure, rien n'est planifié.

R : POURQUOI CHANGEZ-VOUS AUSSI SOUVENT DE LABEL ?

GJ : Parce que nous le pouvons ! Parce que nous sommes libres et nous aimons cet esprit. Finalement, peu de groupes aiment cette liberté de choix et de changement.

Jérôme Tcherneyan : Nous n'avons pas envie, lorsque nous travaillons, d'avoir un conseiller qui nous demande de changer nos morceaux.

GJ : Si tu fais la musique que tu veux faire, peu importe de rester avec le même label. L'important c'est la relation qui se crée avec la personne qui gère le label — car dans les petites structures il n'y a souvent qu'une seule personne — et de le rendre heureux de faire un disque.

R : CELA VOUS PERMET D'ÉVITER QU'ON VOUS DEMANDE DE REFAIRE VOS DISQUES PRÉCÉDENTS ?

GJ : Oui, les labels nous font suffisamment confiance pour que nous créions un disque totalement nouveau. Nous aimons rester frais et c'est ce qui maintient l'enthousiasme.

R : QUELLES SONT LES PRINCIPALES INFLUENCES DE CE DERNIER ALBUM ?

AD-G : Bubba, le rappeur (rires) !

GJ : Plus sérieusement, j'ai beaucoup écouté d'obscurs groupes tels que Crispy Ambulance, mais aussi un peu de Depeche Mode, de New Order. Le reste vient de Piano Magic. (.../...) Pour les paroles, je reste très égoïste. De toute façon, ça tourne souvent autour de moi (sourire) !

R : VOS ARRANGEMENTS DIFFÈRENT-ILS BEAUCOUP EN CONCERT ?

AD-G : Les concerts amènent vraiment le côté lourd et puissant de Piano Magic qui n'apparaît peut-être pas sur l'album, surtout maintenant.

GJ : On est plus à l'aise et cette présence scénique est désormais notre principal atout. Ce n'était peut-être pas le cas auparavant, car nous avons beaucoup changé : d'une musique essentiellement électronique nous avons évolué vers un son plus sombre et minimal.

JT : On arrive à des situations très particulières car nous parvenons à surprendre le public qui peut être assis lors de nos concerts dans un auditorium et aboutir à une tonalité nettement plus violente.

GJ : Arriver à trouver cet enthousiasme dans une salle, de se permettre d'électriser le public par des ruptures de ton.

R : VOUS AVEZ ÉCRIT LA MUSIQUE D'UN FILM, SON DE MAR DE BIGAS LUNA... EST-CE UNE EXPÉRIENCE QUE VOUS SOUHAITERIEZ RENOUVELER ?

GJ : Oui, totalement, nous adorerions écrire d'autres musiques de films. Nous attendons surtout des rencontres, avec d'autres cinéastes. L'idéal serait de composer une musique pour le film qui est projeté au fond de nos têtes !

# WHAT PICTURES CAN SAY

SI L'ON EST TOUJOURS IMPATIENT DE DÉCOUVRIR LE TRAVAIL DE SOPHIE CALLE, CE N'EST PAS PARCE QUE SON ŒUVRE EST PRÉSENTE DANS LES COLLECTIONS DES INSTITUTIONS CULTURELLES INTERNATIONALES LES PLUS PRESTIGIEUSES. NON. MAIS PARCE QUE NOUS SOMMES DANS L'ATTENTE D'UNE INTENSITÉ INSOLENTE, D'UNE ÉMOTION ÉNIGMATIQUE, D'UNE IMAGE-CHOC. EXACTEMENT CE DONT EST CAPABLE CETTE ARTISTE ATYPIQUE. INSTALLATIONS, INTERVIEWS, VISAGES INCONNUS QU'ELLE INVITE À DORMIR DANS SON LIT ET QU'ELLE PHOTOGRAPHE PENDANT LEUR SOMMEIL (LES DORMEURS), RÉCITS DE SES FILATURES ET DÉRIVES CONTRÔLÉES : LES FORMES DE L'ART NARRATIF QUE SOPHIE CALLE NOUS DONNE À VOIR SONT EXPÉRIMENTALES, SANS CESSER RENOUVELÉES ET ORIGINALES. SES ŒUVRES CONSTITUENT L'ABOUTISSEMENT ET LE PROLONGEMENT DE SITUATIONS, MISES EN SCÈNES OU/ET VÉCUES SUR UN MODE AUTOBIOGRAPHIQUE. DANS SON NOUVEAU LIVRE, EN ÉQUILIBRE SUR L'AMBIGUÏTÉ RÉALITÉ/FICTION, ELLE JOUE SUR LA FUSION DE PHOTOS ET RÉCIT, ATTENTES PERSONNELLES ET VUES SUR LE MONDE. EN FINIR DESSINE LE PARCOURS D'UNE RECHERCHE QUI COUVRE QUINZE ANNÉES « DE TENTATIVES RATÉES ». SOPHIE CALLE NOUS SURPREND EN SE PLAÇANT D'EMBLÉE DANS L'ÉCHEC : « J'ÉTAIS SÉDUITE PAR LA BEAUTÉ DES IMAGES, MAIS IL ME SEMBLAIT QU'EN UTILISANT DES DOCUMENTS TROUVÉS, SANS APPORT (VÉCU) DE MA PART, JE NE COLLAIS PAS À MON PROPRE STYLE. IL FALLAIT TROUVER UNE IDÉE POUR ACCOMPAGNER CES VISAGES. » ET SI REDUX ESSAYAIT ?

TEXTE DE CLAIRE FERCAK  
PHOTOGRAPHIE DE SOPHIE CALLE.

26-08-83. jour de trouble et d'effroi. j'ai oublié les dates et l'écoulement du temps mais les photos ne peuvent pas mentir. dans mon cas.

21 : heures, ruptures brutales, personnes averties. 58 : minutes de sursis, bleus apparents, âge non atteint. 07 : secondes de chute d'un corps (mais dans la confusion, je fais sûrement erreur), opérations à venir, tentatives échouées. plus ou moins une, le compte y est.

qui se souvient de la chute de mon ombre volante sur le sol ? tête contre la pierre, sang diffus autour de moi, murmures alentour craintifs. un cri. un vide. dans cette pénombre engloutie, figée, l'inertie suinte à travers mes membres. dites-moi, devinez, que se passe-t-il quand on ne sent plus son corps, que son système nerveux est brisé, son organisme désordonné ? parce que je commence à saturer de ne pas savoir, de ne pas pouvoir et je ne compte pas rester pleutre trop longtemps. sinon elle ne me rendra plus visite, c'est presque déjà le cas, c'est presque déjà là. heu-reusement, même avec des copeaux d'hémisphère en moins, on peut déduire

aisément : 16 répugnés m'ont vite oublié. soustraient à 21. c'est écrit, à gauche en haut, blanc sur fond noir, tiré de la pellicule photo, restent 5. ils me portent, de temps à autre, leurs regards ahuris et soutiens maladroits, mais à distance nécessaire, pour éviter une contamination potentielle. dont toi. j'observe le plafond blême, parce que sans déconner, je n'aurai bientôt plus que ça, mieux vaut s'habituer, mieux vaut toujours du propre que vos silhouettes puantes. gigotant, on oublie à quel point, je vous assure, les faux bons sentiments s'avèrent des denrées rances. ils disent 08, alors c'était en août sombre, je pensais y échapper, convaincu de quitter enfin l'histoire. en finir. mais 07 fois, échec encore.

j'essaie de concevoir l'état de mon apparence physique. j'imagine mes cheveux encore roux, bouclés autour d'un visage bouffi, des mains gonflées, un tronc glabre, de marbre, ma bouche à jamais fixe, des jambes froides et sèches que je refuse. d'étranges pics de glace, de souci, de panique m'immobilisent, finissent leur course le long de mon dos et frappent dans mon cou. acerbe, la douleur s'impose, entre quelques fonctions atrophiées, chemins sinueux de ma voix intérieure et mes sensations impossibles de mains qui me caresseraient. me voici, homme-rien, au langage atrophié, sans plus d'identité, reclus par les glaces, claustré dans un corps radio-photographique, glissant sur la pente d'un affaissement généralisé. mes fonctions feuilletent, ramènent quelques souvenirs ébréchés de mes bas-fonds avec une aisance toute corrompue. j'attends qu'elle ne vienne plus, je n'ai qu'une pensée, je pense sur le même ton, dans le désordre, à ses efforts essoufflés pour me retenir quand je m'éloignais, la repoussais, prenant sa tête entre mes mains, loin de mon torse sur lequel elle s'accueillait. j'étais son souffle, le vent, son ascension, son érection. je ne suis plus que le captif d'un corps neutre, terni. morne. j'étais l'affect doux de plus près, la fougue, les caresses mutines sous sa culotte prune d'une nuit de lascive tendresse, le frémissant du ventre souffrant, sifflant en elle, ses nuits de tempête. et maintenant. seul gouffre de mon éloignement. je ne suis, pour toi, qu'une douce vision redoutée, effacée. visage statue, colonne vertébrale foudroyée, sur le plat d'un mur usé, je suis devenu, pour finir encore : un cliché.

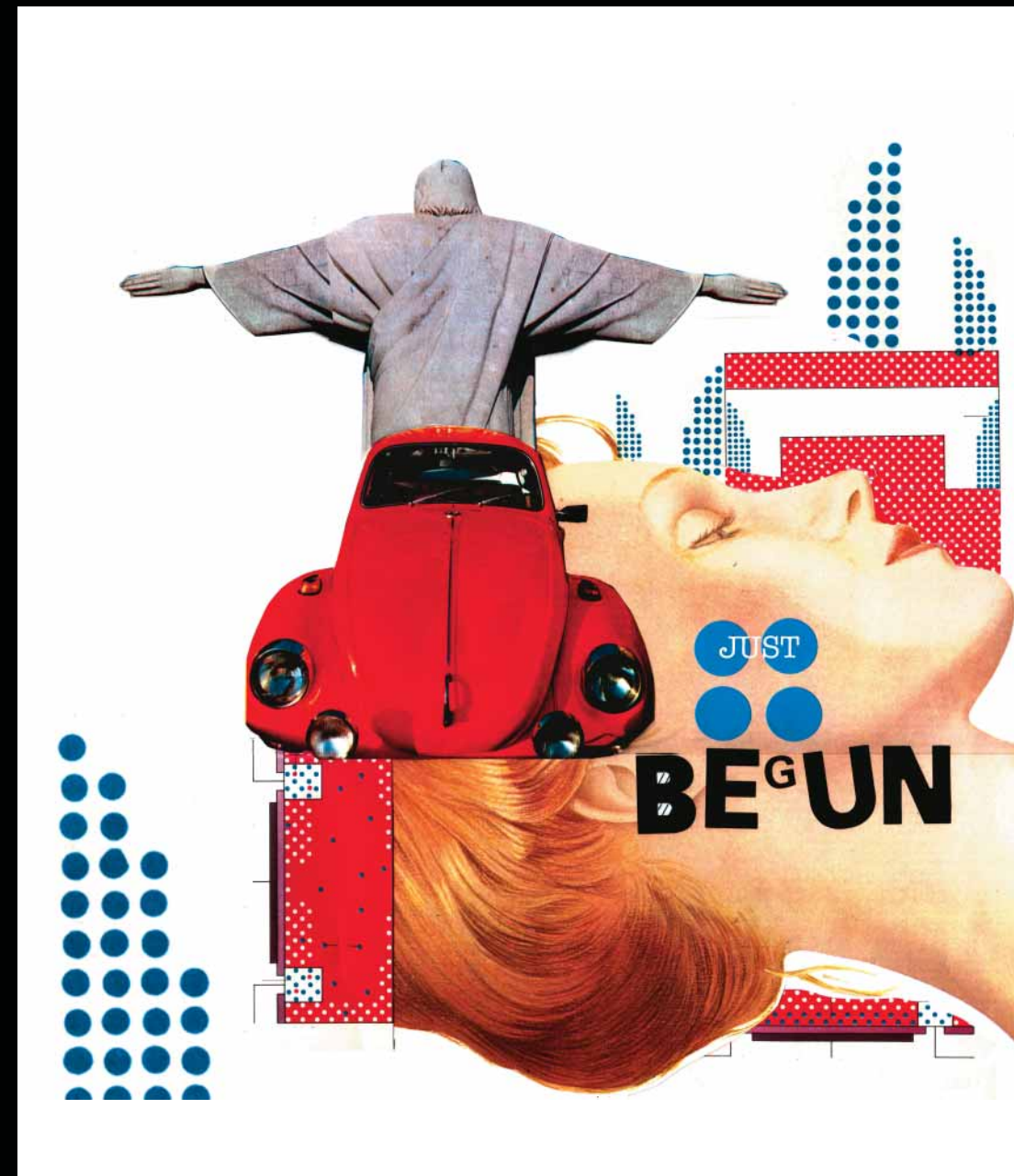
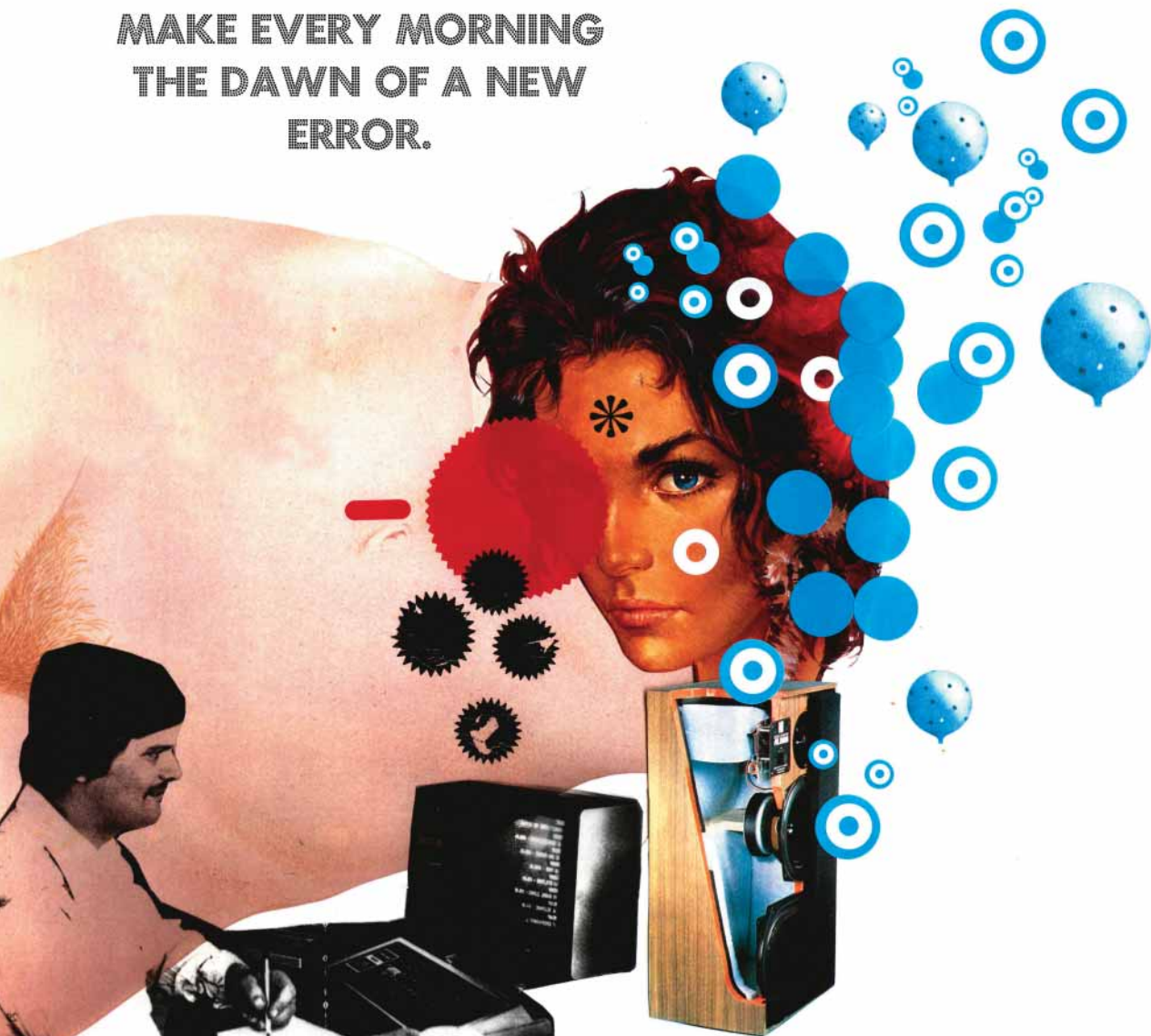


plus de 1600 tee-shirts *agnes b.* vive l'afrique  
ont été vendus dans nos boutiques  
tout au long de l'année dernière  
au profit d'associations caritatives.

[www.agnesb.com](http://www.agnesb.com)

# ETERNAL REVIVAL

MAKE EVERY MORNING  
THE DAWN OF A NEW  
ERROR.



INVENTION ET RECYCLAGE NE SONT PAS DES PROCESSUS OPPOSÉS BIEN AU CONTRAIRE. LA RÉPÉTITION DES FORMES, LEUR ORGANISATION ET LEUR SENS COGNITIF DÉPASSENT TRÈS SOUVENT LES GRANDES TENTATIVES DE CLASSIFICATION. AINSI, DEPUIS LE DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE, L'ART NOUVEAU N'A EU DE CESSÉ DE SE RÉPÉTER. APRÈS SON BANNISSEMENT ET L'AVÈNEMENT D'UN RETOUR À CERTAINES NORMES GÉOMÉTRIQUES FRANÇAISES AVEC L'ART DÉCO, C'EST AU CŒUR DES ANARCHIQUES ANNÉES 60 ET EN PLEINE EFFERVESCENCE PSYCHÉDÉLIQUE QUE LES FORMES VÉGÉTALES ET LES LETTRINES DÉSUÛÊTES RENAISSENT.

TEXTE DE E. LAMEIGNÈRE

Aujourd'hui, on évoque le retour d'une norme internationale (comme dans les années 50 où le style du même nom imposa sa marque). Alors que le postmodernisme a depuis longtemps été proclamé sans que l'on sache très bien s'il est véritablement advenu ou si l'on en sortira un jour, le recyclage des formes septantes revient avec force. Son romantisme échelvé nous a-t-il jamais quitté ?

Pour y répondre graphiquement, deux exemples de "revival" d'un style 70. L'un est anglais, et développe le fantasme même

WORK  
SETS  
YOU  
FREE



d'un retour kitsch (et non historique) à l'iconographie pop et bon enfant de la fameuse décennie. L'autre, basque et lombard, en toute indépendance, de trait et de talent, reproduit non sans innover, le style psychédélique et totalement Art nouveau pour des affiches aux messages contemporains.

Jimmy Turrell (pages 34 à 37) collabore notamment aux magazines *Tokion* et *Dazed & Confused*, et a travaillé pour la marque Nike et la chaîne Channel 4.

Iker Spozio (pages 38 à 40) vit entre Paris et Donostia-San Sebastian. Passionné de musique dont il s'inspire principalement, il collabore tout naturellement à "l'artisanat du dis-

que" (et non à l'industrie). Il est le nouveau responsable de l'image du Café de la Danse à Paris. Il est également l'affichiste de l'excellente boutique de disques Drum à San Sé et des événements de la scène indépendante locale. Il a travaillé avec le magazine madrilène *Vanidad*, mais aussi les labels Noise Museum (France) et Track & Field (Royaume-Uni).

WWW.SAFE-PLACE.NET  
WWW.IKERSPOZIO.COM  
WWW.DRUMDENDA.NET

THERE IS NO PARTY LINE

